

---

Isabelle Nizet, Ph.D • Chargée de cours et de recherche  
à l'Université Laval, Faculté des sciences de l'éducation •  
Formatrice en milieu communautaire • Bénévole et responsable  
de l'équipe Albatros (accompagnement de personnes en diagnostic  
sévère) à l'Hôtel-Dieu de Québec • Courriel : nizeti@sympatico.ca

---

## Silence et accompagnement

Isabelle Nizet

L'engagement auprès des personnes en fin de vie nous place aux frontières de deux mondes qui se côtoient en permanence : celui du faire et de l'être, celui du parler et du « se taire ». Pour l'intervenant ou le bénévole qui accepte de naviguer dans les eaux mal partagées du vivre encore et du mourir, en accompagnant la personne dans ce basculement irrémédiable et totalement asymétrique, la ligne de présence est mince, certes, mais infiniment profonde : l'être en silence à deux, nous convie à une égalité neuve, unique, porteuse d'espoir et de sens.

L'espace que nous visitons alors ne nous est cependant pas familier : il nous invite à explorer de manière authentique, personnelle et durable notre propre histoire de parole et de silence. Dans l'ouverture à cette expérience, nous découvrons qu'il s'agit de suivre un chemin, un peu comme on parcourt une carte routière qui aiderait à reconnaître et à accueillir le silence pour en apprivoiser les facettes paradoxales de force, de douceur, de cruauté, de compassion, d'impuissance et d'abandon. On pourrait donc parler des silences et non du silence ; silences dont il est heureux de décoder les multiples manifestations en une mutuelle résonance. Nous possédons tous une histoire de silence et de paroles dont la genèse, dans son fondement humain, nous est commune. Cette histoire modèle notre accès à la parole et au silence dans une synergie avec la personne accompagnée. Donner sens au silence nous invite à la traversée de seuils intimes et « sociaux », que nous pouvons détecter dans la rencontre, à la condition de les avoir explorés nous-mêmes. C'est ainsi qu'au-delà des différences, nous touchons un territoire commun, donné contre toute attente, où nos histoires se rejoignent.

## Expériences d'accompagnement et manifestations du silence<sup>a</sup>

« *Je ne suis pas en état de parler aujourd'hui* »

L'accompagnement de la personne atteinte de maladie grave pose un premier défi : celui d'être confronté à la sidération que la perte du bien-être lui impose et dont elle subit, impuissante, le poids. L'incapacité de partager et de communiquer crée une distance qui semble infranchissable. Le premier effet de la douleur est bien, comme le dit David Le Breton<sup>1</sup>, de « *briser le lien social en enfermant dans une solitude difficile à rompre [...] La contrainte est celle de vivre à côté de soi sans pouvoir se rejoindre (p. 236 et 237). Enclose dans l'obscurité du corps, la douleur est réservée à la délibération intime de l'individu. [...] L'accablement réduit au silence, provoque un retrait des activités ordinaires de l'existence, à commencer par le langage dont l'individu use avec réticence ou qu'il repousse avec vigueur. La douleur n'engrène plus sur les mots susceptibles de la dire. Elle réduit le langage à l'impuissance, il ne reste qu'à se taire, ce qui en dit déjà long.* » (p. 237-238)

Devant cette réalité, accompagner éveille en nous la peur de briser le silence de l'autre, d'entrer dans le monde sacré de l'autre souffrant, de fractionner sa bulle de silence intérieur, d'isolement, de différence infinie, puisque nous ne sommes pas, comme lui, habité par la pensée de la « mort-pioche » défonçant notre quiétude vivante.

Ma mission d'accompagnante est-elle de briser ce silence, d'y entrer en douceur, mais de manière décidée, autorisée ou de respecter ce silence et de m'en éloigner ? Première manifestation d'un paradoxe qui ne cessera de me solliciter dans des choix où l'intuition et l'approvisionnement de mon propre silence joueront un rôle déterminant.

La personne qui souhaite rester seule dans son impuissance me montre l'existence d'un silence souffrant, porteur d'un indicible que personne ne peut entendre et probablement même pas elle-même ; et je m'éloigne donc, respectant son souhait. À d'autres moments, par contre, le fait d'entrer dans l'espace solitaire et de rompre la membrane invisible qui nous sépare, confirme la nécessité d'avoir osé briser le silence.

---

a. Les témoignages présentés ici le sont dans un profond respect pour le vécu des personnes concernées. Ils visent à aider le lecteur à reconnaître et rejoindre les manifestations du silence dans sa propre expérience d'accompagnant.

*Je vois L. fondre en larme immédiatement à mon entrée dans sa chambre. Je reçois ce qui jaillit de ce silence brisé, accueillant ce qui vient, plongeant avec elle pour rencontrer la peine d'abord et « remonter » ensuite.*

Entrer dans une forme de présence silencieuse mais active nous permet d'accompagner l'autre dans son propre travail de douleur. Dans ce silence participant, les seuls mots de l'aidant sont d'autoriser la plainte, de confirmer qu'elle peut être reçue dans toute sa brutalité, dans une forme qui n'est pas encore traversée (ni traversable) par la parole.

*« Je n'ai pas grand-chose à dire... »*

Lorsque le désir de parler revient, s'ouvre un nouvel espace, dans lequel le fil de la parole, signe d'un lien social restauré, est cependant fragile, susceptible de se briser. Dans ce que l'on peut appeler une « conversation », le silence s'installe inexorablement, nouveau signe ambivalent dont je dois percevoir le sens. Croisée de chemin imposant un nouveau choix : continuons-nous ou vaut-il mieux terminer la rencontre ? Dois-je me taire ? Dois-je parler ? Le silence de la personne accompagnée crée en moi un inconfort, révélateur d'une perception tout à fait occidentale du silence. *« Dans notre contexte historico-social, l'homme en silence est un homme sans sens. Pour fuir ce risque, il se remplit de mots : il parle. Il encombre l'espace de sons et crée l'idée du silence comme vide, comme manque<sup>2</sup>. »* (Orlandi, p. 33)

La perception de ce manque, de cette perte de sens nous introduit à une autre expérience de signification du silence dans laquelle nous éprouvons de manière intense la différence entre se taire et « être silencieux ». Le silence d'autrui traduit-il un désir de se taire ou dois-je l'interpréter comme une invitation à traverser avec lui un « être en silence » ensemble, dont l'issue peut être l'avènement d'une parole qui cherche à se dire ?

La tentation de parler pour combler un silence qui me dérange est alors bien réelle ; mais on comprend que l'enjeu est de risquer avec l'autre ce silence, pour vérifier ensemble ce qu'il nous fait toucher.

*Percer la bulle de silence de cette dame qui m'accueille avec distance, qui n'a « pas grand-chose à dire » et à qui je réponds « vous n'êtes pas obligée de parler ». Garder le silence et risquer l'interruption temporaire de sens. Elle dit alors abondamment l'angoisse de l'avenir. Les mots ne sont pas faciles à trouver, mais ils viennent.*

En tant qu'accompagnante je suis donc invitée à garder le silence, à en être la « gardienne », comprenant qu'il recèle non pas le vide ou le non-sens de l'autre mais bien potentiellement le plein, le trop-plein, la signification extrême de son vivre. Il nous reviendrait donc de risquer un silence qui permette à l'autre de se dire un peu plus loin.

Ce silence, expérimenté et déployé en ma présence, traduit un point de rupture, car il m'invite à explorer mon propre « se taire », angoissant miroir de l'impuissance, de la nécessité de m'abandonner aux mots qui viendront ou ne viendront pas.

*« J'écoute...notre silence »*

Le silence d'autrui nous confronte à une dimension occultée, non apprivoisée de la parole. Parler fait peur. Mon silence invite l'autre à regarder ce qui ne peut être dit et à le traverser. Par un subtil glissement se crée alors une ouverture à la prise de parole dans laquelle le silence prend un rôle nouveau et retrouve sa vocation de « respiration », de ponctuation naturelle de la parole. Il nous est parfois donné de vivre de telles rencontres lorsque la personne accompagnée nous manifeste qu'elle a apprivoisé ce silence en elle, comme source de sens.

*Monsieur F. me partage son cheminement, sa foi, décrivant comment il nourrit son entourage de cette vérité découverte au fil de la maladie sur l'intériorité, la souffrance, la peur. J'expérimente avec lui un espace de communion élargi dans lequel la parole et le silence semblent « danser » dans une parfaite harmonie.*

Dans cette conversation, la personne accompagnée me guide, laissant le silence s'installer le temps nécessaire pour aider la parole à se donner juste et unifiée. Mon silence est signe d'une écoute autorisant le chemin que se fraie la parole en autrui.

« Être en silence ensemble »

Si le silence dans ses différentes manifestations angoisse ou nourrit, que révèle-t-il lorsque la conversation n'est plus possible, lorsque le « se taire » de la personne accompagnée a un caractère absolu ou définitif, lorsque nous brisons, par notre seule présence, la bulle de silence de la personne accompagnée, sans qu'aucune parole ne puisse plus surgir pour animer et donner sens au silence ?

*Je m'approche du lit. M. est étendue et tranquille, sans aucun mouvement perceptible, les yeux fermés, un mouchoir dans la main gauche, crispée. Elle ne peut parler à cause d'une trachéotomie. Je sais qu'elle a subi ce matin le choc d'apprendre qu'elle devra finir ses jours à l'hôpital. Comme je lui signifie ma présence, elle entr'ouvre les yeux. Lorsque je prends sa main doucement, l'autre main se détend, et son petit doigt relevé vers le haut se dépose infiniment lentement. Ce sera le seul signe explicite que ma présence est reçue, car à chacun de mes mouvements, aussi léger soit-il, le doigt de M. se relève imperceptiblement en signe de vigilance. Nous sommes ensemble au bord d'un autre monde, celui du silence habité.*

Cette expérience révèle comment la frontière entre « se taire » et « être en silence » est porteuse d'enjeux majeurs dans l'accompagnement.

Mon silence devient en lui-même un véritable accompagnement, la seule présence qui a du sens lorsque l'autre est privé de parole. L'important n'est pas ma présence mais « la » présence. Reconnaître qu'autrui est désormais habité par un silence qui ne peut plus être traversé par les mots. Silence témoin de l'approche de la mort. Ce qui peut alors nous réunir dans cette expérience intime et non partageable est la présence aimante par laquelle j'offre un sens au silence d'autrui. J'entre en réciprocité avec le silence ou le « se taire » dans lequel il est plongé malgré lui, au-delà d'une asymétrie qui se prolongera jusqu'à son départ. Et, par cet accueil du silence contraint de l'autre, je signifie que nous pouvons y être ensemble, ou du moins, que je souhaite y être avec lui, conviée au mystère d'un monde sans mots.

Être en silence ensemble, paradoxalement, c'est avoir accès à un sens caché, reçu mutuellement. Comme le dit Marc Le Bot<sup>3</sup> : « *Le silence n'est pas les mots tus qu'on garde dans le secret, sans les dire. Le silence garde un secret autre, que le mouvement des mots n'atteindra pas.* » (p. 22)

Pour désigner ce lieu d'émergence du Sens, Éni Orlandi parle de silence fondateur : « *Le silence est moins de l'ordre de l'implicite (le non dit qui peut se dire) que du non-dicible de la présence du sujet et du sens.* » (p. 59)

On pourrait comprendre le silence fondateur comme le silence qui nous précède et qui nous suit, lieu de mystère dont la plénitude paradoxale ne se révèle qu'aux confins de l'expérience du naître et du mourir. C'est aussi probablement le lieu où s'est déposée notre « ossature » humaine fondamentale, en tant que projet vivant dont nous tentons l'incarnation consciente tout au long de notre existence avec plus ou moins de succès. On peut faire ici le lien avec les mots d'Annick de Souzaennelle<sup>4</sup> lorsqu'elle évoque la dimension fondatrice de ce projet d'exister dont nous contactons la cohérence et les limites à l'approche de la mort : « *Une résonance s'établit, comme un lointain écho, mais qui devient de plus en plus proche, entre le chant du mythe et celui d'une mémoire secrète, qui tout à coup s'élève et fait se souvenir. Elle saisit l'être dans un souffle nouveau et le porte à danser, à se faire vrille, flèche, à percer le ciel. [...] Ce jeu de dialogue amoureux entre le mythe et la semence de l'Homme est une voie de libération d'une ampleur infinie ; il peut amener chacun à entrer dans ce nouveau souffle qu'en profondeur il cherche mais dont il a si peur aujourd'hui.* » (p. 17)

On comprend alors que le contact avec le silence fondateur puisse être « heureux », libérateur et vivifiant pour certains et porteur d'angoisse extrême pour d'autres. On voit aussi pourquoi le contact de l'accompagnant avec cet espace peut avoir un caractère inattendu, prématuré et paralysant. Dans la relation authentique avec la personne en fin de vie, nous sommes conviés à accueillir cette part de mystère dans l'ici et maintenant, nous offrant mutuellement une chance de toucher un sens qui n'est pas donné d'avance, mais qui peut se révéler progressivement. Comme le dit Orlandi : « *Tout processus de signification entraîne un rapport nécessaire au silence.* » (p. 47)

Ainsi, le silence accueilli et prolongé au-delà de tout besoin de parole nous donne accès à une expérience fondamentale, celle du sens antérieur à toute rationalité, à toute mise en forme. Il me semble important de dire qu'il s'agit d'une chance unique pour les vivants de côtoyer un mystère universel dont de nombreuses communautés humaines, plus proches d'une spiritualité quotidiennement incarnée ont conservé la perception, mais dont nous avons oublié l'inexorable réalité. Et, je pense que tout accompagnant éprouve une attirance à la fois légitime et ambivalente par rapport à ce mystère et à son anticipation. Le défi est aussi d'accompagner autrui dans ce lieu, de s'ouvrir à cette plongée significative parce qu'initiatrice.

Qui suis-je en face de ces silences-là ? Comment puis-je permettre à l'autre de passer du « se taire » au parler ? Comment puis-je le convier à un silence partagé et porteur de sens ? Nous voyons maintenant que les réponses à ces questions dépendent de la manière dont j'ai apprivoisé en moi le silence et la parole. Il me revient de sentir quand le silence veut dire « *laisse-moi seul* », « *je veux me taire ou rester en silence seul* ». Il m'appartient de reconnaître les moments où le silence vient ponctuer l'émergence d'une parole vraie, donnée et reçue dont nous favorisons ensemble la mise au monde. Il m'appartient de détecter quand il révèle une expérience connue de l'aidé seul, mystère dont je ne peux qu'être témoin impuissant mais accueillant.

Ce voyage dans l'expérience, bien humblement proposé, nous permet de découvrir l'importance de comprendre notre histoire de silence et de parole, d'en retracer la genèse pour mieux l'apprivoiser afin d'être attentif à sa résonance avec celle de la personne accompagnée.

### **Genèse du silence et de la parole en nous**

Nous avons vu comment le silence est porteur de sens à condition que l'on détecte, reconnaisse et accueille sa présence. À la lumière de ses multiples manifestations, on pourrait dire que se dessine sous nos yeux une carte du silence et de la parole dont l'apprivoisement nous permet de rejoindre celle d'autrui.

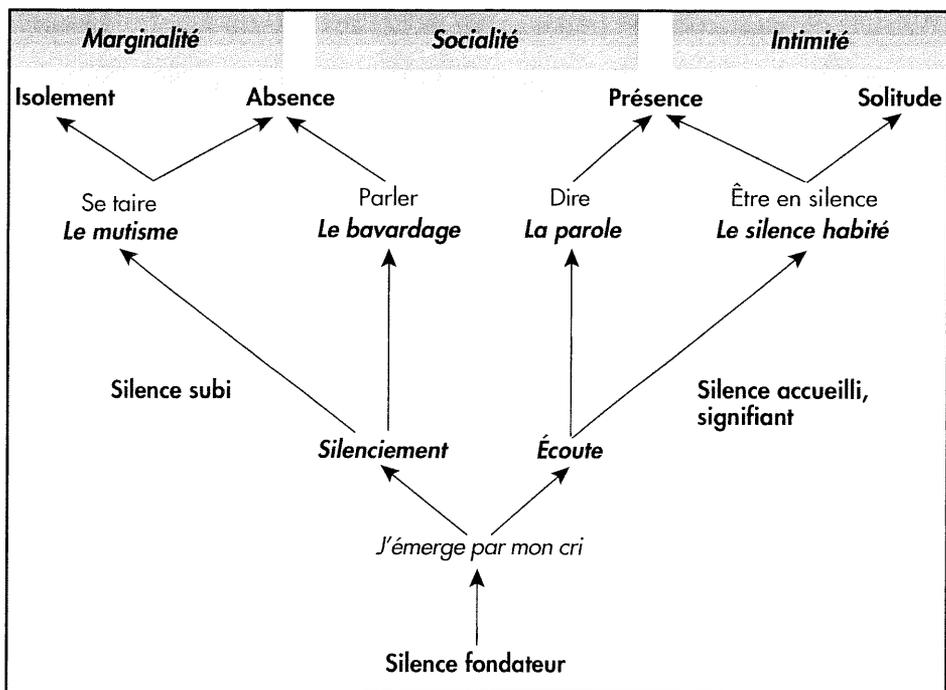


Figure 1 : **Genèse du silence et de la parole en nous**

Dès nos premières années de vie s'élabore une découverte du silence et de la parole dont les modalités marqueront notre rapport à la parole et au silence jusqu'à la mort. Notre histoire peut se lire comme le déploiement du silence fondateur dans des formes subies de silencierment<sup>b</sup> et dans des formes assumées et vivifiantes de prise de parole. L'accumulation d'expériences médiatisées par la parole ou tuées dans le silence a bâti en nous des zones de silencierment et de parole à dire.

En naissant nous émergeons du silence « fondateur ». Ce silence sous-tend notre premier cri. Ce cri se déploie, si l'on veut, jusqu'aux premières manifestations du langage articulé. Il peut être diversement entendu et compris. L'expérience de l'enfant que nous avons été, de ce point de vue, serait de construire progressivement en nous un partage entre ce qui est audible et inaudible

b. Ce terme est de Eni Orlandi, *op. cit.*

par autrui. Ainsi, au silence qui nous précède, fait place un silence subi que nous nous sommes imposé lorsque nous n'étions pas totalement entendu. Ce qui est inaudible devient, par voie de conséquence, inexprimable. Cette expérience de l'indicible (parce qu'inexprimable ou inaudible) constitue donc notre seconde source de silence, elle est de l'ordre du « se taire ». Les lieux de silencierment que nous portons sont originellement les lieux où nous n'avons pas été écoutés, entendus par l'autre, ni plus tard par nous-mêmes. Et, nous y replongeons à l'occasion d'expériences mortifères, tuantes, menaçantes. La dynamique de silencierment nous atteint quand la souffrance nous assaille. Dans le processus de deuil ou de diagnostic sévère, il y a une sidération qui « silencie ». Aucune parole ne peut traverser l'angoisse assénée à celui qui la vit. Au-delà de notre rapport aux blessures et aux silencierments de l'enfance, la rencontre de nos peurs constitutives crée en nous un mutisme qui rejoint souvent un silencierment socialisé.

Ainsi, dans notre histoire de silence, se profilent des zones de « mises en filet », de fermetures, de refoulements qui mènent au mutisme, à un « se taire » qui peut être définitif et signifie « *je suis mort intérieurement* ». Lorsque le silencierment crée des poches de souffrances trop intenses, incontournables, le désir de communiquer s'estompe et l'isolement survient : « *je suis mort pour les autres* ».

Devant le silencierment éprouvé, nous trouvons cependant le moyen de parler « autour » du mal, afin d'éviter sans le toucher le lieu fondateur de notre souffrance qui est aussi celui de notre existence endeuillée. Le « bavardage » crée alors le sentiment d'être vivant, du moins en apparence, avec la certitude que « *je suis (sur)vivant parce que je parle* » ; je parle, mais je ne dis rien. La rencontre avec autrui dans cet espace se vit comme une absence par rapport à soi-même et à l'autre, absence qui restera inconsciente, bénéficiant de la protection des résistances et des rationalisations.

Lorsque la pression devient trop intense, les poches de silence se brisent et laissent surgir le cri, le hurlement, la colère, la violence : « *je suis vivant parce que je laisse sortir de moi ce qui a été silencier* ». Il s'agit de faire éclater la poche de silencierment et de libérer l'espace où est enfermé notre cri original. Lorsque nous faisons par rapport à ce non-dit un travail d'ouverture, de déchirement, le cri devient déposé (en autrui), et il libère en nous un espace pour que s'exprime une parole vraie.

C'est dire qu'à côté de ces lieux de silencement se développent heureusement des lieux d'émergence de la parole. Lorsque nous sommes entendus et écoutés s'inscrit en nous la possibilité d'une parole authentique. Un moment de partage privilégié avec une personne connue, amie ou étrangère, peut faciliter la prise de parole vraie, de notre dire, écho de ce qui a été en nous fondamentalement entendu.

Sereine et confiante, cette parole est ponctuée de silences « habités », nourris du silence fondateur qui lui donne sens. Le silence n'y est plus un « non-dire » : il est littéralement la respiration de notre être se disant à l'autre. Le partage de notre espace de parole authentique, cet espace libéré du cri parce que reconnu par un autre nous donne accès à un dire vrai et fécond, par lequel nous pouvons nommer ce qui nous habite.

Il se dessine donc à partir de l'écoute fondamentale que nous avons reçue et que nous continuons de recevoir et de nous donner, un silence d'apaisement où s'ancre notre capacité d'être seul avec nous-même sans angoisse : « *je suis vivant pour moi-même* ». C'est aussi là que s'enracine notre capacité d'être heureux en co-présence de l'autre : « *je suis vivant avec toi, devant toi* ».

Ainsi, au fil de notre parcours de vie, se construisent des espaces d'isolement, de mutisme, de différence non partageable qui nous confinent à une certaine marginalité. Lorsque nous remplissons le silence difficile à supporter de notre « bavardage », nous sommes absent à nous même et, par conséquent, absent à l'autre. Cet espace délimite ce que l'on pourrait appeler une « socialité » qui ne nous engage pas personnellement. Par contre, lorsque nous partageons avec autrui une parole authentique et lorsque nous sommes présent à nous-même dans une solitude signifiante, nous bâtissons un espace d'intimité dans lequel peut se développer une co-présence<sup>c</sup>.

---

c. Le terme de *co-présence* est développé par Jean Leachy dans son article « L'Écoute psychothérapique : un mode d'application de la recherche phénoménologique », *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*. No 14, (1995). Marie-Hélène Carette (D. Min.) en parle également dans sa thèse de doctorat intitulée « *Recherche sur les constituants de l'expérience de s'accueillir soi-même des personnes-clefs en pastorale* », St-Stephen's College, University of Alberta, (1997).

### Donner sens aux silences : la traversée de seuils dans l'accompagnement

Dans la rencontre, la variété des situations décrites ci-dessus invite l'accompagnant à un véritable décodage qui lui permet de reconnaître, d'accueillir et d'expérimenter les différents registres du silence et de la parole. Accompagner peut donc être envisagé comme une démarche par laquelle on donne sens aux silences, dans une traversée de seuils. L'image qui s'impose alors est celle d'une danse dans laquelle l'accompagné nous guide. Un accompagnement vigilant implique un déploiement d'attitudes variées face aux silences et aux mots. Les pistes proposées ici n'ont bien sûr pas pour but de « formaliser » un processus infiniment subtil et fragile, mais plutôt d'offrir des chemins de lecture de l'expérience, des repères de seuils qui inspireront l'élaboration de notre propre chorégraphie.

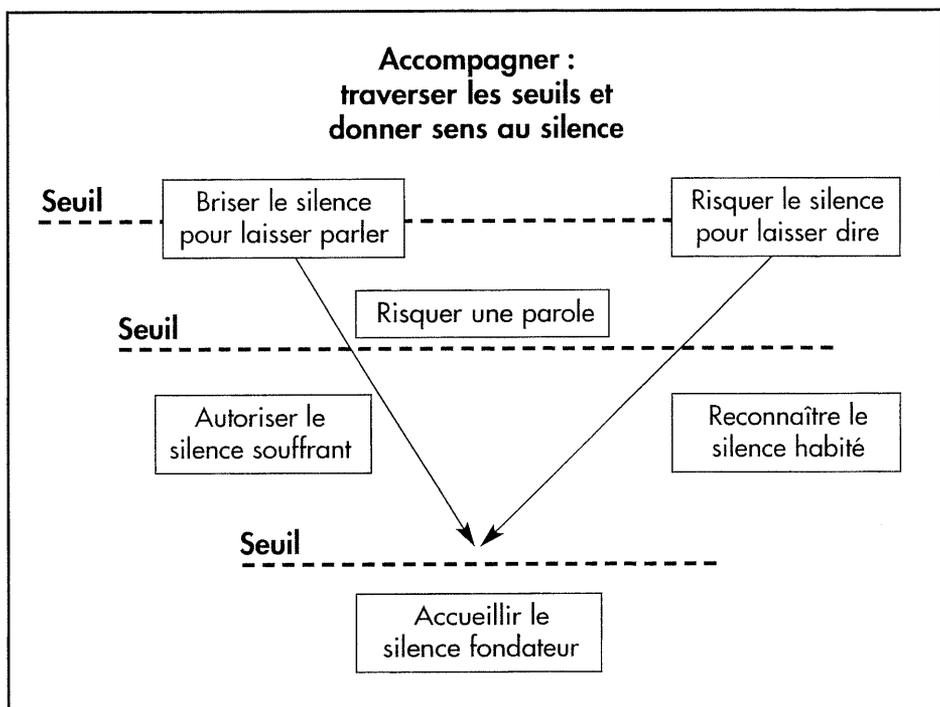


Figure 2 : L'accompagnement et la traversée de seuils de silence

## **Briser le silence pour laisser parler**

Un premier seuil est traversé lorsqu'on brise l'isolement de la personne accompagnée en entrant dans son univers. Briser ce silence peut ouvrir sur un laisser parler. Une fois le lien établi, nous entrons dans le monde de la parole. Le seuil est franchi, mais rien n'est joué. Ce silence brisé et tranché net par une écoute offerte ne disparaît pas, il change simplement de lieu, il se déplace. Une fois, ce premier seuil traversé, il y a souvent envahissement par la parole ou très peu de parole. Quelle que soit l'issue de cette première traversée de seuil de silence, il reste néanmoins, et c'est essentiel, la certitude qu'un instant l'isolement et le mutisme ont été rompus. Que l'on poursuive ou que l'on clôture l'échange, la rencontre signifie « vous n'êtes pas seul ».

Le bavardage comme « combleur de vide » pourrait alors prendre la place. Lorsque la prise de parole s'épuise d'elle-même, un deuxième seuil à traverser s'annonce : celui du silence interrompant le bavardage. Le silence reparait, insécurisant, car il nous fait entrevoir le poids d'un non-sens que porte en elle la personne, dans le choix qu'elle a peut-être fait d'éviter la souffrance, ou qui la submerge en un mystère qui nous questionne sur notre propre perception du sens et du non-sens. Rappelons qu'il s'agit d'accueillir et de suivre la piste de ce silence afin de continuer à délimiter ensemble l'espace de notre rencontre, dans le plus grand respect de l'histoire de silence et de parole d'autrui. Il n'y a donc pas un chemin à suivre, coûte que coûte, mais le chemin qui est parcouru ensemble au rythme de l'accompagnement.

C'est pourquoi il se peut que ce deuxième seuil ne soit jamais traversé, donnant lieu à une répétition inlassable des mêmes mots, qui doivent toujours être écoutés comme les signes de ce qui peut être dit ici et maintenant. Avec certaines personnes nous ne pourrions dépasser cette zone de socialité, marquée par l'absence à soi-même. Il faut bien sûr accepter cette limite tout en étant vigilant au fait que le silence survenant ainsi puisse être accueilli par l'accompagnant comme l'expression d'une « panne » possible de cette parole résistante et donc comme une chance donnée de « dire juste » pour l'accompagné ; la possibilité de rentrer dans l'espace de l'intime et de la présence à soi devrait être perçue, accueillie, mais jamais forcée.

### **Risquer le silence pour laisser dire**

Parfois on touche avec autrui, au-delà de l'anodin, cette zone du ressenti, de ce qui se pense et ne se dit pas ; et on voudrait prendre le risque du silence devenu un allié, au-delà de l'ambivalence que Le Breton décrit ainsi : « *Si je parle, ma douleur ne sera pas adoucie, si je me tais en est-elle apaisée ?* » (p. 238). Comment susciter l'émergence de cette parole ? Ne serait-ce pas en risquant un silence que l'accompagné peut lui-même briser s'il le souhaite ? Mon écoute est alors un silence offert pour que la parole de l'autre émerge, lorsqu'il y consent, permettant une coprésence dans l'alternance de parole et de silence. Comme accompagnant ou accompagnante j'accepte ce silence, car il permet à l'autre de s'écouter lui-même pour parler plus justement. Chacun de nous risque le silence comme lieu d'où peut émerger une parole vraie qu'il nourrit.

### **Risquer une parole**

Lorsque je sens que le silence souffrant est présent ou que le bavardage ne s'interrompt pas, ma parole authentique peut être aidante, si elle invite autrui à entrer en lui. Alors je signale explicitement ma disponibilité à son silence souffrant, à son mutisme, au mystère du silence fondateur entravé par la peine, à l'émergence du cri, du pleur, de la violence « ensilenciés ». Ma réceptivité manifestée à une parole vraie, ouvre une issue possible à la libération de cet espace du cri. Invitation à laisser autrui briser lui-même le silence dans l'expression primitive et transitoire d'une parole qui n'a pas été écoutée. Quand le malade nous dit « je ne suis pas en état (de parler) » il n'est sans doute pas en état d'entrer en « socialité », mais il peut être en grande demande du point de vue du cri ou de l'angoisse. Et, je peux aller directement vers ce lieu de silence où je ne dois plus parler, mais seulement être avec lui. Ma parole risquée peut être la clef qui permet à la personne accompagnée de briser le mutisme qui l'enferme dans la souffrance loin du sens, une invitation à déposer en moi le cri pour qu'il soit entendu.

### **Autoriser le silence souffrant**

Nous avons vu que les « poches de silencement » sont des barrages contre l'invasion chaotique de la souffrance inaudible et de la violence de l'être non entendu. Un nouveau seuil se dessine alors, aux frontières de l'appel du cri ou du pleur. Il ouvre à la possible libération de la peine. Mais le risque de ce seuil

traversé peut nous confronter à la consolidation d'un mutisme résultant d'un contact direct avec le vide, livrant l'absence de sens dans toute sa nudité.

Ce mutisme fait partie de la condition de la personne en extrême fin de vie. Lorsqu'il porte la souffrance, ce silence ne peut plus être traversé, et il nous garde à distance de l'indicible et de l'incommunicable. Il s'agit probablement de la manifestation du silence la plus difficile à accueillir, car le dépassement de ce seuil nous plonge sans ménagement au cœur de l'impuissance. L'évitement est alors une piste qui s'offre naturellement. Et pourtant, risquer le face-à-face avec l'absence de sens est la seule manière de le retrouver, car la traversée de ce seuil nous permet d'en laisser émerger le subtil, mystérieux et invisible avènement. En effet, la rencontre de ce silence est pour nous prélude au contact avec le silence fondateur et originel.

### **Reconnaître le silence habité**

Le côtoiement du silence subi et de sa possible irréversibilité ne doit pas nous faire oublier qu'une autre qualité de silence nous est accessible chaque fois que nous partageons avec autrui le sens apprivoisé de l'épreuve et de la douleur. L'écoute authentique creuse un passage étroit qui définit en la personne un espace dans lequel le silence est apprivoisé, familier, bienfaisant. Ce silence que l'on pourrait dire « habité » nourrit toute rencontre significative, car nous y déployons notre présence secrète. Cette présence se manifeste dans l'intimité du partage et de l'attention authentiques. Il me semble qu'à la lumière de cette écoute offerte librement dans l'accompagnement, l'enjeu du silence n'est plus de trouver le sens de la souffrance, mais de permettre que soit conservé un sens malgré elle.

La « chorégraphie » de l'intime ainsi touché permet une rencontre progressive avec la justesse de l'événement, fut-il la mort. Dans cet espace trouvé, nous déposons l'événement élargi jusqu'au pire. Et, de cet élargissement surgit une vérité. La rencontre authentique est alors une synchronisation entre deux personnes descendues et remontées dans la vérité du moment, ayant traversé le silence souffrant ensemble pour se laisser porter par un silence habité dans la mutualité de leurs histoires. Le seuil traversé à deux, nous emmène au cœur de

l'expérience et du sens qu'elle revêt pour la personne accompagnée. Nous devenons témoins de cet apprivoisement du sens malgré la souffrance. C'est pourquoi cette expérience est très certainement, pour celles et ceux qui l'accueillent, le lieu privilégié d'une espérance renouvelée.

### **Accueillir le silence fondateur**

En dessous du cri ou du mutisme existe donc une parole qui doit se dire ou un silence qui doit se vivre pleinement. Le chemin retrouvé vers la parole vraie nécessite une médiation par le silence fondateur, et il s'institue progressivement dans la coprésence de l'accompagné et de l'accompagnant. Mais, bien souvent la personne que l'on accompagne est déjà dans un ailleurs qui nous échappe. Il nous faut alors donner sens à ce silence au-delà du vide et de l'impuissance ressentis. Il s'agit d'un seuil nouveau à traverser pour toucher ensemble la justesse de l'événement au-delà des mots. Accueillir l'être silencieux parce qu'il est en silence plein, suffisant à lui-même ; à l'accompagnant se révèle alors l'évidence que le silence n'est plus à traverser, ou du moins plus par des mots et pas nécessairement par notre bouche.

Le silence est alors un état rempli de présence mais qui ne prépare plus aucune parole. C'est le mode ultime d'existence d'autrui dans l'ici et maintenant, dont je reconnais l'humanité sans en recevoir aucune confirmation explicite. L'accompagnant y touche quelque chose de l'attention essentielle au bien être, au soin fondamental, à la maternité, à la présence douce et autorisée, comme celle que l'on aurait avec le petit enfant pris dans le tumulte chaotique de la sensation.

Cette qualité de silence requiert que nous nous sentions invité à écouter une Présence autre, celle de la Vie, celle du Mystère, celle de Dieu. L'espoir touche ce chemin lorsque le contact avec le silence fondateur éveille à cette dimension de verticalité oubliée et enfouie, où se cache notre nature véritable, exprimée au cours de la vie avec plus ou moins de bonheur. Offrir notre présence dans cet espace « vacant » et mis à nu est plus, à mon sens, que protéger celui ou celle que nous accompagnons de la solitude ; nous devenons des vigiles, rejoignant la personne accompagnée au bord de l'asymétrie dont nous parlions au début, dans une impuissance sereine et non désespérée.

Accompagner autrui à la frontière du vivre et du mourir implique que l'on s'accompagne soi-même. Les chemins de l'accompagnement, à la lumière des seuils de silence à traverser (et à retraverser) favorisent une alternance de « descentes » vers le silence fondateur, au-delà du bavardage et du mutisme, médiatisées par un apprivoisement du silence dans la rencontre authentique, et des « remontées » progressives vers la parole vraie, si ténue soit-elle, porteuse de sens. L'écoute librement offerte, la parole autorisante et la présence silencieuse rencontrent les peurs, le mutisme, la fuite mais aussi le silence apprivoisé, le bonheur de dire et le mystère du « non-dicible ». La découverte et l'apprivoisement de ces voies nous permettent de créer nos propres pas de danse et de franchir librement, dans une confiance mutuelle les frontières qui se dessinent entre la vie et la mort.

## Références

1. D. Le Breton (1997), *Du silence*. Métailié, Paris.
2. E. Orlandi (1996), *Les formes du silence ; dans le mouvement du sens*, Éditions des Cendres, Paris.
3. M. Le Bot (1984), Le silence dans les mots, *Corps écrit*, 12. PUF, Paris.
4. A. de Souzaenelle (1991). *L'Égypte intérieure ou les dix plaies de l'âme*, Albin Michel, Paris.